

AVANT-PROPOS

Jusqu'à la fin des temps la figure de Marie continuera de subjuguier les foules. Elle est le sourire au gisant, l'étoile de l'égaré, la providence du vaincu. Elle est la tutrice et l'amie, l'avocate et la confidente, la reine et la servante. Elle est la promesse, l'espoir, l'exemple, le refuge, le salut, la délivrance. Elle est la pitié, le pardon et l'amour. Elle est la Mère enfin. Sa prééminence intrinsèque, la sublimité de ses vertus, son ineffable ascendant sur son Fils confondent l'esprit, le cœur, les générations, l'histoire. Des hauteurs suprêmes elle domine les siècles et les mondes. « Ô ma Souveraine, s'écrie saint Bonaventure, il n'y a rien qui vous égale. Tout ce qui existe est au-dessus ou au-dessous de vous. Dieu seul vous est supérieur, et tous les autres êtres vous sont inférieurs. » À elle est adressée toute imploration. À elle est demandée toute assistance. Vers elle se tournent les regards et se tendent les mains. Des mêmes mots dont se servit l'ange la saluent l'enfant et le vieillard. Le nouveau-né lui est consacré. Elle préside aux noces. Quiconque meurt la sait à son chevet. Quiconque pleure va lui confiant sa peine. Le paysan à la glèbe lui recommande ses travaux, le marin en mer sa vie. Le soldat au combat s'en remet à elle du succès de ses armes. Au pauvre elle apporte les vraies richesses. Au riche elle enseigne la vraie pauvreté. Peintres et sculpteurs, toujours, ont voué leur génie à rendre son image. Il n'est musicien immortel qui, pour la chanter, n'ait cherché à découvrir le secret des harmonies célestes. Jusqu'aux poètes maudits lui ont rendu hommage. Villon, gibier de potence, avec des accents poignants invoquait son nom. Verlaine venait incliner devant elle sa grosse tête

repentante, lourde d'ivresse et d'âpres souvenirs. Le plus impénitent rationaliste se sent à son approche mal à l'aise. Le geste de ses bras ouverts rend superflu tout effort d'apologétique. Renan lui-même éprouvait la fragilité de sa dialectique supérieure lorsqu'il écrivait : « J'ai cru longtemps que je reviendrais au catholicisme la tête haute, par le moyen de la critique. Hélas, j'y reviendrai peut-être, humble comme une petite fille, défait par une Madone. »

Le titre du livre que voici résume son objet. Tant par sollicitude innée pour tout ce qui est humain qu'au nom de la mission divine dont elle est investie, Marie tient pour agréable, ou opportun, ou nécessaire, de se produire parfois sur notre terre, sous des formes sensibles, en des lieux marqués, attestant ainsi sa présence vigilante à nos côtés et son attachement miséricordieux à notre cause. La route qu'elle suit ne s'achève pas, ni dans l'espace, ni dans le temps, et nous savons bien, à vrai dire, qu'aucune voie n'est tracée dans l'insondable immensité où elle évolue. Nous ne pouvons oublier, non plus, que, par essence, elle échappe à nos définitions, nos dimensions, notre arsenal de systèmes et de notions. Mais notre fatalité est de rapporter l'infini même à notre échelle. Tout se passe, pour notre entendement de mortels, comme si elle cheminait, invisiblement et sans trêve, parmi nous, de hameau en hameau, de ville en ville, de nation en nation, visiteuse perpétuelle de nos souffrances, de nos misères. Ses apparitions, d'ailleurs intermittentes et rares, en général accompagnées, précédées ou suivies de vaines et captieuses diversions diaboliques, mais authentiquées toujours par une floraison de prodiges, jalonnent le mystérieux itinéraire que ses pieds immaculés inscrivent, siècle après siècle, sur notre triste globe. Nous nous sommes proposé d'accomplir un court et fervent pèlerinage en chacun des sites où, à l'intention des humains, jusqu'à ce jour, elle a fait étape, et de renouer avec les confidentes, souvent ignorés ou méconnus, qu'elle a choisis.

Qu'on nous comprenne bien. Qu'on nous épargne l'injure de soupçons malsonnants. Notre démarche ne procède pas d'un vénal désir de flatter les goûts d'un public entiché de surnaturel dans la mesure où la réalité contemporaine le déçoit, l'inquiète ou l'horrifie.

Le supranormal est à la mode. On guette des signes dans le ciel. On interroge les augures et les astres. Croyances et pratiques insanes, voire infâmes, se multiplient. Les formes les plus grossières et les plus interlopes de prophétie et de thaumaturgie séduisent des élites et des masses avilies. Il n'est pas d'indication plus sûre de la décadence d'un peuple. Si notre dessein avait été de rechercher décidément l'audience du nombre, nous eussions abondé dans le sens du nombre et encouragé son actuelle manie. À l'instar de tout autre, ce genre d'obséquiosité n'est pas notre fait, et, si hardie que puisse sembler notre affirmation, nous prétendons avoir, tout au long de notre ouvrage, réduit la part du sensationnel au minimum obligé.

Pourtant, au regard de la fausse monnaie battue par la clique des mages et des nécromants, quels trésors, et de bon aloi, livre au chercheur honnête, en matière de merveilleux, l'étude historique et chrétienne du miracle ! La caution divine éclaire d'une logique perceptible à notre faible raison une succession unique de faits dont chacun en soi nous est impénétrable. « C'est le Seigneur lui-même qui sanctifie son tabernacle » dit le Psalmiste. Les populations de Judée et de Galilée, les disciples eux-mêmes avaient besoin de prodiges pour se convaincre de la vérité de la révélation. Les multitudes qui se pressent à Lourdes, à Fatima et ailleurs, réclament des miracles, non pas seulement en corroboration de la véracité des apparitions en de tels lieux, phénomènes déjà stupéfiants, dont, seuls, il est vrai, les voyants peuvent porter témoignage, mais parce que des faveurs extraordinaires leur ont été expressément ou implicitement promises, pour leur gouverne et leur édification, en ces occasions mémorables. Le propre du pur miracle, c'est moins de défier la science et l'intelligence humaines que de ressortir manifestement à Dieu. Il présuppose souvent l'existence, chez les miraculés, du parfait état de grâce ou, de la part d'imposants effectifs, le déclenchement de puissantes offensives de prières. On n'ignore pas que, même dans le domaine des guérisons miraculeuses, l'efficace d'une oraison bénévole, sincère et ardente, peut s'affirmer avec éclat au bénéfice du tiers intéressé et jusqu'à son insu.

Il n'est de surnaturel immanent que celui qui vient de Dieu. Cela

étant, que l'excessive crédulité avec laquelle le commun des mortels accueille les vaticinations d'astrologues écornifleurs n'ait d'égale que l'extrême défiance opposée par ledit quidam aux manifestations diverses du pouvoir divin, c'est ce dont il faudrait s'étonner si l'on ne se rappelait l'inconséquence de la nature humaine, sa prédilection pour les sottises ou perverses parodies. Tel, qui consulte les tarots, hausse les épaules en entendant conter que l'Italie a son miracle annuel du sang de saint Janvier, l'Allemagne celui de l'huile de sainte Walburge, que l'Espagne a vu des épines croître sur le cœur desséché de sa grande sainte Thérèse, que l'Autriche et la Belgique s'honorent des stigmatisées du Tyrol et du Bois d'Haine, qu'une force irrésistible de lévitation soulevait parfois le curé d'Ars prêchant et le haussait au niveau du bord de son étroite chaire, que, bref, partout où fleurit un vrai mysticisme, essence suprême de la foi, la satisfaction et la dilection de Dieu s'expriment ouvertement en actes prodigieux.

De tous les miracles célestes, celui des apparitions est le plus controversé, celui qui alimente le plus les polémiques. On a licence de contester les causes surnaturelles d'une guérison inexplicable, inexpliquée, cependant en soi incontestable, mais l'on ne saurait aller plus loin qu'un aveu d'ignorance. Tout peut, au contraire, être révoqué en doute dans une apparition. C'est avec une patience et un souci du détail scrupuleux que l'Église, qui ne l'oublie pas, conduit ses enquêtes canoniques avant de se prononcer, si elle se prononce. Une prise de position nette des autorités ecclésiastiques en pareil cas est subordonnée à un examen si serré des faits, une étude si attentive des témoignages, un travail si rigoureux de recherches et de confrontations, un criblage si minutieux des éléments de la cause, qu'il n'est pas, nous le disons bien haut, de plus sûre garantie. C'est pourquoi, non moins que par respect pour la croyance sincère de tant de sincères catholiques, nous nous sommes appliqué à conformer, du commencement à la fin de notre étude, notre attitude à celle des prélats responsables. Nous avons accompli, avant tout, œuvre d'historien, et un historien se doit de puiser aux meilleures sources. Les motifs intimes qui nous ont engagé à mettre en chantier cet ouvrage n'ont rien à voir avec l'esprit dans lequel nous

sollicitons l'imprimatur. Devant cette formalité, pour nous insolite, nous avouons avoir longuement tergiversé, par principe. Quant au fond, nous ne nous sommes jamais posé la question. Nous n'avons pas un seul instant songé à nous reconnaître le droit de procéder autrement qu'en soumission totale aux décisions de l'Église, et spécialement aux décrets du pape Urbain VIII dans leur esprit et dans leur lettre, cette discipline relevant, en l'occurrence, plutôt de la simple probité intellectuelle que de considérations d'ordre confessionnel.

Le même souci de stricte objectivité historique nous a fait une obligation de nous interdire la moindre velléité de glose, d'exégèse, et de laisser les faits parler d'eux-mêmes à l'intelligence, au cœur et à la sensibilité de chacun. Nous n'avons, en aucune façon, l'envie de ranimer de vieilles et oiseuses querelles. Nous ne sommes pas d'humeur à ferrailer, à notre tour, contre les théoriciens irréductibles de « l'ébranlement nerveux », amusants petits bretteurs, sans malice ni botte secrète, fatigués, mais toujours flamberge au vent, ni d'en découdre avec les Mohicans du jacobinisme intransigeant, chasseurs de scalps à auréole, ni de chercher noise aux choristes aigres et secs du « taceat mulier in ecclesia ».

Il est d'autres apparitions que les apparitions mariales. On cite quelques visions spectaculaires de la sainte croix, l'une sous Constantin, dont le résultat fut la conversion de l'empire romain, une autre sous l'épiscopat de saint Cyrille, le jour de la Pentecôte, à Jérusalem, une troisième à Migné, petit bourg du Poitou, où, le 17 décembre 1826, trois mille personnes contemplèrent, pendant une heure, une croix de cent pieds de long parfaitement dessinée dans l'espace, la dernière aux Arcs (Var) en 1857, le 1er février. De toutes les apparitions du Christ, la plus connue des âmes pieuses est une de celles dont il favorisa sainte Marguerite-Marie Alacoque, à Paray-le-Monial, en janvier 1675. « Voilà ce Cœur, dit-il à la tendre fille, voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... » Les saints et les anges, d'autre part, à l'occasion, se produisent aux yeux de la créature. Mais les apparitions mariales sont, semble-t-il, les seules à constituer une somme, un ensemble prémédité, d'une intentionnelle

harmonie et d'une universelle portée. D'aucuns vont jusqu'à soutenir qu'elles se complètent et s'enchaînent étroitement, jusqu'à découvrir dans les plus récentes la confirmation, la suite et le développement des précédentes. Quoi de plus normal, à la réflexion ? À tout le moins, la continuité et la croissante ampleur des efforts persévérants de Marie en notre faveur se dégagent d'une symbolique admirablement poétique et pure, bien propre à exalter l'âme des peuples, et la répétition même de certains détails, de certains propos, a une valeur allusive très nette.

Les mystiques nés, chevronnés, éprouvés, consommés, les mystiques, sel de la terre, nous auraient beaucoup appris sur les apparitions s'ils nous avaient beaucoup légué. Ils vivent dans l'intimité constante de Dieu. De leur anéantissement extatique en Dieu, ils rapportent sur la terre, à leur retour, d'extraordinaires aperçus sur le monde céleste, de sublimes révélations sur les personnages célestes. C'est tout naturellement qu'ils arrivent à jouir des plus incroyables privilèges surnaturels. À sainte Gertrude, la Vierge promet autant de grâces, à l'heure de la mort, qu'elle aurait récité d'Ave Maria. À sainte Mechtilde, elle révéla qu'elle eut, sa vie terrestre durant, la plus basse opinion d'elle-même, quoique Mère de Dieu. « Je vous salue, Marie » disait saint Bernard, et il entendait une voix mélodieuse lui répondre : « Je te salue, Bernard. » Notre-Dame elle-même donna pour arme le chapelet à saint Dominique et l'hérésie albigeoise fut vaincue. Sainte Brigitte de Suède entendit un jour le Seigneur promettre à sa très sainte Mère que quiconque invoquerait le nom de Marie avec le propos confiant de s'amender, recevrait la force de parvenir à la perfection. Jésus se montrait, défaillant, à sainte Catherine de Sienne pour lui signifier combien il avait hâte qu'elle vînt le recevoir à la table de communion. Dans une de ses innombrables visions, sainte Lydwine de Schiedam fut coiffée, des mains mêmes de Marie, d'un voile, qu'elle fit déposer, par son confesseur, sur le chef d'une statue miraculeuse de l'église paroissiale. Sainte Françoise Romaine, mariée et mère de famille, reçut un soufflet de son ange gardien un jour qu'elle s'était abandonnée à dire un brin de mal de son prochain. Sainte Thérèse d'Avila, la très glorieuse, la grande Thérèse, réformatrice du

Carmel, femme à poigne, prodigieux écrivain d'Espagne, disait à Jésus : « Je suis Thérèse, de Jésus » et Jésus répliquait : « Je suis Jésus, de Thérèse. » Saint François-Régis, l'apôtre du Vivarais, mourant, prononça ces mots : « Je vois Notre-Seigneur et Notre-Dame qui m'ouvrent les portes du Paradis. » Sainte Marguerite-Marie Alacoque, déjà nommée, honorait si bien la Vierge que la Vierge l'honora un jour d'une faveur inouïe : elle lui donna le divin Enfant à porter entre ses bras. « Ayez-en soin, ce sont mes filles » dit Marie à saint Jean Bosco, fondateur, avec sainte Marie-Dominique, de l'ordre des Religieuses Salésiennes. Combien d'autres noms se pressent en désordre sous notre plume, ceux de Catherine Emmerich, d'Anna-Maria Taïgi, femme d'un coltineur et chargée de famille, de François d'Assise, illustre stigmatisé, d'Angèle de Foligno, de Magdeleine Orsini, du curé d'Ars, de la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, guérie, dans sa dixième année, d'une grave maladie par un sourire de la Vierge. Combien d'autres noms ! Nous donnons pour certain que l'ombre et le silence des cloîtres recèlent encore, de nos jours, en nombre, semblables exemples de bouleversants privilèges, récompense de la plus haute vertu spirituelle imaginable. Les cas ne se comptent plus de cette spéciale voyance qui permet aux extatiques de distinguer dans l'hostie consacrée les traits du Rédempteur. Pouvoir incomparable, surhumaine force de l'amour ! « Les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour et les fleuves ne le submergeraient pas » dit le Cantique des Cantiques. Peu et mal connues du monde sont les grâces, les privautés accordées à cette éminentissime élite des ardents mystiques, qui, aveugles et sourds aux turpitudes du siècle, dévorés d'amour, au plus près de Dieu, sentent sa force, sa chaleur, sa lumière, ont accès auprès de lui, sont admis à ses galas. Ils ne se livrent pas ou ne se livrent que sur ordre, en rechignant, soit que leurs béatitudes leur apparaissent comme proprement indicibles, soit qu'une pudeur les retienne, soit qu'un scrupule les arrête. On objectera que, s'ils recevaient d'en-haut injonction de parler, ils parleraient bien. En effet. Mais, et ceci nous amène à établir une distinction capitale, les apparitions aux voyants de foncier mysticisme, en général religieux réguliers, n'ont pas pour fin première d'être publiées. Il convient d'y voir des apartés, des

entretiens secrets ou, au moins, confidentiels, transcendants échanges de marques de confiance et d'amour. Il en va différemment des apparitions à caractère utilitaire — que ce mot odieux nous soit pardonné ! — où s'abstrait la personnalité des voyants, simples hérauts, neuf fois sur dix, d'un message adressé à d'autres ou à tous, annonciateurs d'événements et porteurs de nouvelles dont le sens parfois échappe à leur entendement. Ces derniers voyants sont, le plus souvent, choisis parmi les plus naïfs, les plus doux, les plus pauvres des hommes ou des enfants des hommes. On en conviendra après la lecture de notre livre, où, précisément, nous n'avons traité, à l'exclusion des visions semi – permanentes des contemplatifs de qualité, que les apparitions mariales inopinées, vouées par intention céleste à un retentissement régional, national et même mondial. Nous congédions les saints, nous gardons les bergers. Mais les saints répondent de la sincérité des bergers, si violemment et assidûment pris à partie par les maniaques de la psychiatrie. À qui ferait-on croire que saint Bernard et la grande Thérèse, par exemple, culminantes figures du mysticisme, mais cerveaux superbement doués, organisateurs hors de pair dans leurs entreprises terrestres, militants énergiques et réalistes, écrivains féconds et profonds, ont été des débiles mentaux ou des hallucinés ?

On comprendra pourquoi nous n'avons pas, dans le corps de notre travail, relaté les apparitions miraculeuses de statues mariales. Elles mettent en scène, non point Marie animée, parlant, priant, souriant, mais des effigies inertes et muettes. Le principe des traditions qui les rapportent se perd dans la nuit des temps. Elles sont nombreuses, mais peu variées dans leur attendrissante ingénuité. Vers l'an 800, au temps de Noël, près de Saint-Chamond, un berger aperçut un genêt en fleurs dont les branches entouraient une statue de la Vierge, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. Transportée dans l'église du village de Saint-Cristôt, la statue ne s'y trouvait plus le lendemain. On la découvrit derechef au sein des genêts fleuris et l'on comprit que Marie avait choisi ce lieu pour y être honorée. Telle fut l'origine de Notre-Dame de Valfleury. À Josselin, dans le Morbihan, bien avant la naissance de la ville, un laboureur, qui coupait des ronces avec un faucillon, fit l'heureuse

rencontre d'une image de Notre-Dame au plus touffu d'un buisson d'épines. Telle fut l'origine de Notre-Dame du Roncier. Au Moyen Âge, une jeune pastourelle, paissant ses brebis au lieu où s'élevait jadis la tour carrée du château de Penne d'Agenais, abandonna un moment ses ouailles pour aller prier en un creux reculé du rocher et supplier la Providence de donner du pain à ses malheureux parents et à elle-même. « Va, lui dit la Vierge, apparaissant soudain, va, mon enfant. Confie-moi le soin de tes brebis, demande à ta mère de faire cuire du pain et de m'en réserver une part. » La pastourelle obéit, retourna au logis, entraîna père et mère vers le vieux pétrin. Il était plein à ras bords de belle et bonne pâte odorante. Vite d'en cuire ! On n'oublia pas la sainte Vierge, comme vous pensez, et l'on se hâta vers la colline pour lui offrir un pain tout chaud. La sainte Vierge avait disparu, mais l'agneau favori de la fillette la conduisit à une petite madone, dressée sur la mousse d'une niche naturelle. La bergère déposa dans l'église de Mercadiel cette statue, qui disparut la nuit même et qu'on retrouva en sa cachette de la veille, tandis que la pâte ne cessait de foisonner dans le pétrin. Telle fut l'origine de Notre-Dame de la pierre aiguë, Notre-Dame de Peyragude, en site agenais. Aux temps médiévaux également, sur la montagne qui domine Tarare, un pauvre homme assemblait des fagots lorsqu'il mit la main sur une statue de la Vierge. Il l'emporta dans sa chaumine, mais ce fut peine perdue : la statue retourna sur la montagne, au même endroit, et le fait se reproduisit trois fois. On éleva là un autel, puis on construisit une chapelle, et, comme la pente était trop raide pour les charrettes, les femmes du pays apportaient les pierres dans leurs tabliers. À l'humble donatrice de deux lepta au temple de Jérusalem, Jésus avait décerné cet éloge : « En vérité, cette pauvre veuve donne plus que tous les autres. » N'en aurait-il pas dit autant des méritantes porteuses de pierre ? Telle fut l'origine de Notre-Dame de Bel-Air. À Bétharram, vers 1500, des bergers s'étonnèrent d'une lumière étrange dans un fourré. C'était une statue de la Vierge qui brillait ainsi. Telle fut l'origine de Notre-Dame de Bétharram. Une autre version est colportée, suivant laquelle une jeune fille, cueillant des fleurs, tomba dans le Gave de Pau et, en péril de se noyer, invoqua la Vierge, qui lui apparut, l'enfant Jésus sur un bras,

et lui tendit une branche de salut, d'où le nom de Bétharram, qui viendrait du béarnais bet arram, beau rameau. Quoi qu'il en soit, la veille de l'Assomption, en 1622, une fontaine, depuis des années tarie, se remit à couler, abondante, dans une petite grotte proche de l'église.

Parfois, le privilège de déceler les statues miraculeuses n'incombait pas aux humains. Qui ne se souvient de ce délicieux Noël bourguignon de La Monnoye ou de Barozai, évoquant des animaux de la crèche un trait touchant :

On dit que ces pauvres bêtes
N'eurent pas sitôt vu le Poupon
Que se mirent, baissant la tête,
Très humblement à genouillons.

Que d'ânes et de bœufs je sais,
Qui pour tout se font de fête,
Que d'ânes et de bœufs je sais,
Qui n'en auraient pas tant fait.

Frère du bon animal qui réchauffa le petit Jésus de son souffle, un bœuf découvrit à Vieille-Aure une statue de Vierge noire et fléchit les genoux devant elle. Transférée en divers endroits, la statue revint toujours, obstinément, au lieu où le bœuf l'avait découverte et saluée. On y érigea une église et telle fut l'origine du pèlerinage de Notre-Dame de Bourisp.

Ces décèlements et révélations de statues miraculeuses dépendent à l'évidence de ce qu'on pourrait appeler le folklore marial, florilège des traditions populaires suscitées en toute terre dévote par la merveilleuse figure de la Vierge Mère. Elles sont apparentées étroitement aux plus anciennes apparitions de la personne même de Notre-Dame, dans l'analyse desquelles il est malaisé de faire le départ entre la légende et la réalité. Mais, si nous étions tenus de consacrer à celles-ci au moins notre premier chapitre, il était hors de sujet de parler de celles-là ailleurs que dans notre avant-propos.

Non plus nous ne pouvions nous attarder au récit des apparitions

présumées, c'est-à-dire de celles où la visiteuse, tout en laissant percer facilement son incognito, n'a pas cru devoir décliner de manière formelle son identité. L'une des plus typiques est assez récente. C'est celle de Montligeon. Un matin de mai 1884, l'abbé Bugnet, curé de Montligeon, dans l'Orne, reçut la visite d'une femme inconnue, de cinquante ans environ, de mine modeste, mais respectable. Elle voulait qu'il célébrât une messe à ses intentions. La messe fut dite huit jours après, à huit heures. Durant l'office, le curé vit tout à coup cette femme au fond de l'église. Elle portait une robe bleu ciel et un long voile blanc qui descendait jusqu'à sa ceinture. Elle pria longtemps devant l'autel de la sainte Vierge et disparut à midi, nul ne sut comment. On ne l'avait jamais vue. On ne la revit jamais. À la suite de cet événement, le curé Bugnet fonda l'œuvre de Notre-Dame de Montligeon, œuvre expiatoire pour la délivrance des âmes du purgatoire.

Que notre ouvrage soit jugé par certains incomplet, nous y consentons volontiers. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de présenter au lecteur autre chose qu'une anthologie des apparitions mariales. Vouloir les rassembler toutes en une Somme serait une gageure, une entreprise à laquelle ne suffirait pas une vie d'homme. Il est plus que probable que, dans les catholicités les plus lointaines de l'ancien monde et du nouveau, des voyants, distingués par Marie, ont eu, eux aussi, l'extraordinaire avantage de la contempler et la primeur de ses révélations. Les apparitions de Knock, en Irlande, par exemple, ne sont pas sans être connues. Mais il est certain que nulle part ailleurs qu'en France et à l'entour de la France ces audiences miraculeuses n'ont revêtu un caractère de grandiose gravité propre à ébranler la machine ronde. Foyer de dévotion mariale, la France est l'épicentre des apparitions de Notre-Dame. Nous avons la conviction, soumettant notre livre au public français, qu'il y trouvera, et au-delà, l'essentiel de ce qu'il est bon et juste de savoir sur la question. Nous garantissons même l'exactitude de l'itinéraire parcouru par la Vierge, tel que nous l'avons, après quelques autres, reconstitué, à partir du début du XIXe siècle.

Histoires connues, archi-connues, s'exclameront des critiques sourcilleux. Voire ! Vous les possédez toutes ? Le nom de Fatima est,

au Portugal, sur toutes les bouches. En France, c'est celui de Lourdes, en Belgique celui de Banneux. Quel Portugais, quel Français, quel Belge, hormis les habitués des pèlerinages, et encore, questionné au hasard dans la rue, saurait résumer fidèlement l'événement de Fatima, celui de Lourdes, celui de Banneux, a fortiori celui de Pontmain par exemple ? La quête qui nous a animé dans notre tâche n'était pas de convaincre. Nous ne sommes pas un néophyte. Nous n'avons aucun droit à nous promouvoir pêcheur d'âmes. Nous avons voulu simplement vulgariser des faits à la fois authentiques et merveilleux, qui, si l'on demeure fermé à la démarche divine, n'en constituent pas moins un document humain d'émouvante et exceptionnelle importance.

La liste serait longue des ouvrages que nous avons consultés pour mener à bien notre travail. Les auteurs envers qui nous avons les plus grandes obligations ne sont pas les plus renommés. Nous nous reconnaissons tributaires d'eux, et aux vivants comme aux morts nous rendons hommage. Nos remerciements émus vont aussi à tous ceux, religieux et laïcs, qui, consultés par nous et informés de notre projet, nous ont, sans nous connaître, uniquement parce que, comme l'a écrit saint Bernard « de Marie on ne parlera jamais assez », prodigué leur confiance, leurs conseils, leurs encouragements et transmis une sûre documentation.

Il eût été facile d'illustrer notre livre avec les reproductions des statues représentant la Vierge telle qu'elle est censée s'être produite dans ses apparitions les plus notoires. Nous avons rejeté cette solution. À Dieu ne plaise que nous voulions médire des artistes consciencieux et talentueux qui ont, sur la description des voyants, essayé de fixer dans la pierre une insaisissable beauté ! Mais la hantise de la véracité de l'attitude, du costume, du détail, a paralysé leur génie. Ils n'ont pas rendu ce qui était proprement inexprimable et qui défie toute statuaire, mais que des ciseaux libres de toute contrainte ont mille fois mieux évoqué. Le cri de douleur ou de déception des voyants mis en présence de ces œuvres, taillées d'après leurs indications, cri jaillissant du plus profond de leur être, ne laisse aucun doute sur ce point. Aussi avons-nous préféré accompagner notre texte d'illustrations choisies, mon Dieu, selon

notre humble goût et pour les raisons, Marie, que vous savez.

SALVE, REGINA !